

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le minuscule vaisseau spatial semblait immobile, figé, dans l'immensité du vide interstellaire. Figé comme un objet prisonnier d'une gangue de glace, au milieu d'un gigantesque décor où les constellations défilaient à des allures vertigineuses.

Pourtant, il se mouvait à près de trois cent mille kilomètres à la seconde ! Trait fulgurant, comète endiablée, éclair de lumière, si un œil humain l'eut observé avec attention.

Mais il n'y avait pas d'œil humain. Du moins pas à cet endroit du cosmos. Il n'y avait personne pour suivre l'extraordinaire voyage, la fantastique odyssée. Même les instruments les plus perfectionnés de la science terrestre n'avaient plus aucun pouvoir de contact la vitesse de l'engin diminuait progressivement. Cela se traduisait par des éjections de photons, par la formation d'un halo de lumière phosphorescente.

Dans l'habitacle exigu, les couvercles des deux caissons hermétiques coulissèrent à la seconde précise calculée par l'Ordinateur.

Un couple se trouvait allongé dans ces genres de cercueils en verre. Un couple aux visages jeunes, au teint blême, aux yeux encore clos, aux traits détendus par un très long sommeil.

Les paupières s'ouvrirent. Les muscles remuèrent lentement. Les corps se soulevèrent l'un après l'autre et s'extirpèrent des containers translucides.

Un homme et une femme de la Terre !

L'homme avait une barbe épaisse, noire, qui tranchait sur sa combinaison jaune. Il regardait autour de lui avec un certain étonnement, comme s'il ne se souvenait de rien, comme si le passé lui échappait.

Même attitude chez sa compagne, aux cheveux blonds, aux prunelles bleues, à la bouche charnue. Une attitude d'incompréhension, de surprise totale.

Ils étaient hagards, émus, peut-être angoissés.

Au début, ils ne se parlèrent pas. Leur mémoire revenait à mesure qu'ils sortaient de leur léthargie. Ils étaient partis il y avait plus de dix ans. Ils avaient tout abandonné.

Tous leurs parents, leurs amis, leurs collègues de travail, leur pays, leur planète.

Quelque chose cliquetait impérativement sous leurs yeux. Une phrase. Une phrase toute simple, tracée en lettres lumineuses sur un scope.

— Opération Etoile réussie.

Alors, ils comprirent. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils s'embrassèrent, en pleurant, se congratulèrent jusqu'à en perdre le souffle !

Ils avaient été volontaires pour le plus long voyage jamais accompli par l'homme. Et ils avaient gagné !

C'était un pari sur leur vie, sur leur avenir, sur la science, sur la technique, sur la raison. Un pari sur l'absurde mais qui ouvrait les portes de l'Univers.

Il s'appela Jud Cross.

Elle se nommait Olga Hersen. Ils appartenaient tous les deux au Groupe spécial sélectionné par le Centre Fédéral des Astronautes.

Ils avaient récupéré tous leurs moyens physiques et psychiques. Ils se trouvaient en pleine possession de leurs facultés.

Jud s'approcha du clavier accouplé au scope. Il tapa des mots en effleurant seulement des touches

avec ses doigts. En trois secondes la traduction s'opéra, lettre par lettre, sur l'écran électronique :

— Avons-nous atteint l'Etoile 61 du Cygne ?

— Oui, répondit automatiquement l'ordinateur. Ce système solaire comprend quatorze planètes. Pendant votre sommeil léthargique, j'ai sélectionné la Quatrième à partir du soleil.

— Pourquoi la quatrième ?

— C'est la seule qui possède une atmosphère respirable.

La communication visuelle avec la Machine ne posait pas de problème. Apparemment, il n'y avait aucune anomalie. L'approche de la planète Quatre se poursuivait dans des conditions normales.

Les couleurs revenaient sur le visage d'Olga.

— ILS nous ont lancés, guidés, assistés, pendant 10, 7 années -lumière conclut-elle, ébahie. Toutes leurs prévisions étaient justes. C'est formidable !

Cross hochait la tête. Il maîtrisait son enthousiasme et le succès ne le grisait pas. Pour eux, finalement, le plus difficile commençait.

— ILS ne peuvent plus rien pour nous, remarqua-t-il. Il y a même déjà longtemps qu'ils nous ont abandonnés à notre sort. Nous sommes définitivement coupés avec la Terre. Le message que nous enverrons ne leur parviendra que dans une dizaine d'années ! ILS étaient presque sûrs que l'Etoile 61 Cygne possédait un système planétaire où la vie était possible. ILS ne se sont pas trompés. Nous le leur confirmerons,

Ils regardèrent le panoramique, qui occupait tout un pan de leur étroite cabine. Ils voyaient une planète au halo légèrement bleuté.

— Elle est belle, avoua Olga, frémissante.

Jud haussa les épaules :

— Oui, confirma-t-il du bout des lèvres. Elle est belle, surtout parce qu'il y a de l'oxygène, de la vapeur d'eau, de l'azote, dans des proportions qui s'adaptent à nos poumons.

Il demanda à l'ordinateur, par l'intermédiaire du clavier :

— Y a-t-il de la vie ?

— Je ne sais pas, dit la machine sans mentir. Ce sera à vous de le découvrir. Mais les conditions sont remplies pour l'évolution d'organismes vivants, sous forme primitive ou complexe. Les diverses analyses spectrales ne laissent aucun doute.

La jeune fille éclata de rire en passant la main sur les joues de son compagnon :

— Tu es barbu.

— C'est normal, constata-t-il en riant lui aussi. Je me raserai. Dix ans, même en léthargie, n'interrompent pas notre vie végétative, qui tournait au ralenti. Mais c'est étonnant. Nous n'avons pas vieilli, en proportion.

— La vitesse de la lumière provoque une contraction du temps, dit Olga. Nous avons effectivement moins vieilli que nos compatriotes restés sur la Terre.

Ils observèrent à nouveau le monde neuf qui serait désormais leur seconde patrie. Ils opérèrent des grossissements et ils ne distinguèrent aucune trace de civilisation en surface.

— Bizarre, écrivit l'ordinateur. Les échos-radars ne reviennent pas plus que les rayons laser. Comme si cet astre était creux.

— Creux ? répéta Jud, stupéfait. Impossible.

— Oui, impossible, confirma la jeune fille. L'ordinateur se trompe. Il n'y a pas d'astres creux. Ils sont tous constitués de matière. Ils renvoient les échos radar et les rayons laser.

Une profonde énigme se posait. Mais ils n'étaient pas là pour la résoudre car au fond, ils ne représentaient pas l'élite intelligente de leur planète. Ils n'étaient que des astronautes entraînés pour une opération lointaine et une survie dans les étoiles.

Seul l'ordinateur résolvait les problèmes scientifiques.

Une certaine anxiété ravagea les traits d'Olga Hersen. Son compagnon lui saisit les épaules, l'obligea à le regarder bien en face :

— Tu as peur ?

— Non. A quoi bon avoir peur maintenant ? Ce serait inutile. Si j'avais eu peur, cela aurait été au

moment de l'envol, au moment de l'adieu définitif. Car tu le sais très bien, Jud. Nous avons uni nos deux destinées, jusqu'à la fin de nos jours. Nous ne retournerons jamais sur la Terre.

— En effet, admit-il. Matériellement, c'est illusoire. Ou alors il faudrait un concours de circonstances particulièrement exceptionnel. La capsule n'est pas prévue pour un second voyage. De toute façon, si nous revenions sur la Terre, nous découvririons une planète vieillie et une autre génération. Tous ceux que nous avons connus seraient morts.

Ils se posaient des questions. Mais ils avaient bien d'autres choses à penser. Des choses plus immédiates. Par exemple, il leur fallait absolument abandonner leur vaisseau et explorer ce monde nouveau.

Ce monde qui allait être le leur, qu'ils le veuillent ou non, pendant le reste de leur existence.

Ce monde où ils seraient bien forcés de vivre, de procréer. Car c'était cela le but envié de l'opération Etoile.

L'homme devait essaimer à travers l'Univers. Pour la gloire et la prospérité de son espèce.

La navette s'éjecta de son alvéole. C'était un petit engin annexe, une capsule de secours dotée d'une certaine autonomie. Il y avait jus te la place pour deux passagers.

C'était étroit, inconfortable. Jud et Olga s'en moquaient. Ils s'apprêtaient à affronter les pires difficultés. L'entraînement intensif qu'ils avaient subi au Centre les avait aguerris. En outre, ils possédaient l'enthousiasme nécessaire à ce genre d'aventure.

Par un hublot, ils observèrent leur vaisseau en orbite elliptique. Leur vaisseau qui s'éloignait lentement. Ils eurent l'impression d'abandonner leur patrie.

Ils se rapprochaient de la planète Quatrième. Du moins ils le pensèrent. Or, une surprise de taille les attendait. Au lieu de pénétrer dans une atmosphère illuminée par un soleil, ils s'enfonçaient dans une zone obscure.

Le noir absolu de l'espace les environna. Toute vision disparut. Ils tombaient dans une sorte de trou profond, insondable. Leur anxiété augmentait d'autant plus que les instruments de bord s'affolaient complètement.

Les gyroscopes, les compas, le radar, les télémètres, bref, tout l'appareillage électronique, se comportaient d'une façon bizarre. Ils étaient perturbés, déréglés.

La première, Olga Hersen perdit son sang-froid. Le visage livide, elle s'accrocha au bras de son compagnon. Les mots sortaient avec difficulté de sa gorge :

— Jud ! hoqueta-t-elle. Nous ne pouvons aller plus loin. Le risque est trop grand.

— Tu as raison, approuva-t-il sagement. Nos appareils de contrôle sont hors service. Nous ne saurions nous poser dans de telles conditions .D'ailleurs, existe-t-il réellement une planète ?

Elle ouvrit de grands yeux étonnés. Sur sa couchette, elle esquissa un léger mouvement qui ressemblait davantage à un frisson :

— Voyons ! L'ordinateur est formel.

— Bah ! L'ordinateur a pu être abusé. En tous cas, cette zone obscure prouve que nous sommes dans le vide. Pas dans une atmosphère. Nous dévions de notre trajectoire.

— Retrouverons-nous le vaisseau ?

Il haussa les épaules. Il ne savait pas. Il inversa simplement un levier et normalement, la navette devrait remonter. Mais c'était invérifiable.

Ils passèrent de longues minutes dans l'angoisse, avec la crainte de s'écraser quelque part, contre un obstacle inconnu, invisible. Or, ils eurent de la chance.

Le voile noir se déchira. Ils retrouvèrent la lumière, aperçurent à nouveau le halo bleuté de la planète. A vrai dire, ils distinguèrent plusieurs halos. Quatre ou cinq.

Ils se frottèrent les yeux. Mirage ? Eblouissement ? les gouttes de sueur perlaient sur le front de Cross. Il y avait quelque chose qui ne cadrait pas. Quelque chose qu'ils ignoraient. Et ce phénomène, naturel ou provoqué, leur causait des ennuis.

Il chercha le vaisseau en orbite, le découvrit enfin. Un immense soupir de soulagement libéra sa poitrine :

— Le voilà, Olga ! Nous sommes sauvés.

Ils remarquèrent qu'au-delà de la zone obscure, les instruments fonctionnaient. Qu'y avait-il donc entre la surface de la planète Quatre et l'orbite du vaisseau spatial ?

Ils ne pouvaient répondre. Mais ils savaient qu'il leur était impossible d'atterrir et dans ce cas, il ne leur restait qu'une solution. Se cloîtrer dans l'astronef.

Ce n'était pas du tout l'objectif de l'opération Etoile. Ils ne pourraient vivre longtemps enfermés. Ils manqueraient de nourriture, d'oxygène, un jour ou l'autre. Ils se trouvaient dans un cul-de-sac, coincés.

La navette se colla au sas du vaisseau. Ils réintégrèrent la cabine et la trouvèrent vaste, comparée à celle de l'engin annexe. Ils s'y tenaient debout.

Le scope de l'ordinateur débita une phrase en crépitant :

— Forte concentration électro-magnétique. Sa fonction est intermittente. Par exemple, elle est figée actuellement.

— Figée ? répéta Jud. C'est-à-dire stoppée ?

— Oui.

Cross réfléchit. Il hocha la tête. Il possédait quand même certaines notions scientifiques :

— Ce n'est pas naturel. Cette intermittence prouve le caractère artificiel de la zone turbulente. Quelqu'un nous a repérés et nous empêche d'atterrir.

— Aurait-on fait ce long voyage de 10, 7 années-lumière pour rien ? se plaignit Olga. Devra-t-on envoyer un message d'échec à la Terre ?

— Ne te décourage pas. Il y a de la vie sur ce monde. Et de la vie intelligente.

Elle grimaça, consciente que cela n'arrangeait rien :

— J'aurais préféré un monde inhabité. Si on nous rejette dans l'espace, que ferons-nous ?

— Rien, dit Jud gravement, le front plissé. Nous attendrons la mort inévitable. Il y avait un risque au départ. Nous l'avons pris. Après tout, nous étions volontaires pour cet exil dans les étoiles.

Ils ne revinrent pas sur leur décision. Ils n'eurent même pas de regret. Comment pourraient-ils renier ce qui était pour eux un couronnement ?

La jeune fille désigna les cinq planètes qui brillaient, côte à côte, formant dans l'espace une gigantesque roue :

— Laquelle est la vraie ? Lesquelles sont fausses ?

L'ordinateur était incapable de répondre. Il réitéra que les ondes radar et les rayons laser se perdaient dans le vide. Il n'y avait pas d'échos. Un obstacle troublait toutes les mesures.

— En somme, conclut Olga, nous sommes désorientés ?

— Oui, c'est cela, approuva Cross. Complètement désorientés.

Elle désigna les cinq halos bleuâtres, cibles inaccessibles qui brouillaient toutes les pistes :

— ILS nous narguent. ILS comprennent notre impuissance et ILS se jouent de nous.

— ILS... Tu penses aux habitants ?

— Oui. Ils ne veulent pas d'étrangers.

A ce moment, une nouvelle source d'inquiétude aggrava la situation déjà singulièrement tendue.

Le panoramique se peupla d'étranges images. En fait, il s'agissait d'astronefs d'une forme inhabituelle. Les engins, triangulaires, aux pointes de feu, traçaient d'impressionnantes arabesques dans l'espace. Ils fonçaient sur la minuscule capsule terrestre et parvenus à quelques mètres, ils divergeaient à droite ou à gauche.

Ils étaient si nombreux que les deux astronautes ne pouvaient les compter. D'ailleurs, ils se déplaçaient à des vitesses fulgurantes, entrecroisant leurs trajectoires sans jamais se heurter. C'était un ballet fantastique, étourdissant.

Olga se mordait les lèvres d'inquiétude :

— Ils nous abattent quand ils le désireront. Nous ne pouvons rien contre eux.

Cross resta de marbre et ne perdit pas son sang-froid. Il ausculta certains appareils de contrôle, tapa une phrase sur le clavier de l'ordinateur :

— vrais ou faux ?

— faux, assura la machine par lettres lumineuses. Ces vaisseaux, pas plus que les cinq planètes qui

brillent devant nous, ne sont perceptibles aux radars. Ce ne peut être que des mirages, une illusion d'optique.

— Pourquoi ?

— Je n'ai qu'un cerveau électronique. Je ne raisonne pas. Je constate, je calcule, je résous. Je suis impuissant dans l'étude d'un comportement.

Jud soupira. Il se retourna vers sa compagne :

— Ils cherchent à nous effrayer, à ébranler nos nerfs. Il faut rester vigilants, calmes. Ils finiront bien par comprendre que nous n'avons aucune intention agressive.

— Nous devrions les contacter.

— Comment ? Dans quelle langue ? Ils sont sans doute différents de nous. S'ils sont techniquement plus avancés, c'est eux qui nous contacteront.

Malgré ces paroles rassurantes, Olga demeura anxieuse :

— On ne pourra pas se poser. Alors, il ne restera aucune autre solution que de finir nos jours dans la capsule. Nous mourrons asphyxiés, ou de faim.

— Tu es pessimiste.

— Vois-tu autre chose ?

— Oui. Il faudra se poser à tout prix, insista Cross. Avec le vaisseau. Il y a forcément une planète devant nous, au-delà de la zone obscure. Il est impératif de traverser cette zone, malgré les risques que comporte une telle entreprise.

— Tu as changé, constata-t-elle.

— Changé ?

— De jugement. Après le premier essai infructueux, tu as préféré battre en retraite. Maintenant, tu fonces en avant.

— Il n'y a pas d'autre issue, plaida-t-il. Tu le sais bien.

Elle mit longtemps à se décider. Elle évalua leurs chances et ne put les chiffrer. Ils plongeaient dans l'inconnu. Qu'y avait-il de l'autre côté de la zone obscure ?

Elle acquiesça enfin, résignée :

— C'est mieux, en effet, qu'une claustration à vie dans la capsule.

Mais on devrait envoyer un message à la Terre. Un premier message. Au moins, ils sauraient que nous avons atteint notre but.

— Ils le sauront dans dix ans, précisa Jud.

Il informa l'ordinateur, composa un texte bref, clair. Il savait que cela exigeait une énorme dépense d'énergie électrique. Il ignorait si les batteries solaires se rechargeraient.

Codé, le message fila dans l'espace :

— Opération Etoile réussie. Signé : Cross.

Il marmonna dans sa barbe :

— Nous en enverrons un autre quand nous serons sur la Quatrième planète. A ce moment-là, nous n'aurons plus besoin d'énergie.

Il programma à nouveau le cerveau électronique. Celui-ci enregistra l'ordre. Dès lors, la capsule rompit son orbite elliptique autour d'un astre qu'on ne voyait pas.

Elle plongea dans la zone obscure. Comme la fois précédente, les hublots s'opacifièrent. Ils devinrent noirs. Le panoramique vira aussi au sombre. Tous les instruments de contrôle se détraquèrent. Ils indiquèrent de fausses observations. Les aiguilles s'affolaient sur les compteurs.

Soumis à un orage électro-magnétique, le vaisseau semblait désarmé. Il n'avait plus aucun point de repère. Il chutait et la pesanteur l'entraînait en accélérant sa course.

Olga se jeta dans les bras de son compagnon. Elle ferma les yeux, attendit le choc fatal :

— On va s'écraser ! Là-bas, sur la Terre, ils croiront que nous avons survécu...

Les secondes passaient, épouvantables. Ils ne se fiaient évidemment pas aux appareils mais ils avaient la conviction qu'ils traversaient une atmosphère. Les moteurs photoniques fonctionnaient, exerçant leur puissant freinage. Mais comment atterrir avec précision dans des conditions pareilles ?

Les radars ne renvoyaient toujours aucun écho. L'environnement restait noir. S'ils ne sortaient pas

rapidement de la zone obscure, ils percuteraient le sol, dans l'impossibilité de manœuvrer à vue.

Jud gardait l'œil braqué sur le panoramique, les mains rivées sur les commandes manuelles, les seules efficaces. Mais quand il apercevrait enfin quelque chose, ne serait-il pas trop tard ?

Soudain, ils eurent l'impression de buter contre un obstacle, ou de s'empaler sur quelque chose. En tous cas leur chute sembla stoppée car l'arrêt quasi brutal provoqua leur déséquilibre. Ils tombèrent pêle-mêle dans la cabine heureusement capitonnée.

Olga se releva la première :

— Les moteurs sont en panne ?

— Non, assura Cross. Mais ils sont inefficaces. Je crois que nous sommes pris dans un gigantesque filet magnétique.

D'un seul coup, le voile noir se déchira. Ils furent éblouis par une lumière qui était celle d'un soleil. Alors ils virent quelque chose et ils comprirent qu'ils n'étaient pas seuls.

Au niveau moins Onze d'une tour souterraine, Jerla et Work contrôlaient des écrans. Ils repèrent la capsule terrestre, la localisèrent. Naturellement, ils furent incapables de savoir d'où venait ce vaisseau étranger brusquement apparu dans l'espace surveillé par les détecteurs.

Ils admirèrent d'abord la forme, puis la taille de cet engin minuscule. Ils n'avaient aucun moyen de comparaison et ils se perdirent en conjectures.

— Les stérilisés ? fit Jerla avec une sorte de panique dans les yeux.

Ils étaient de race humanoïde. Ils portaient des vêtements qui scintillaient. D'immenses responsabilités pesaient sur leurs épaules. Ils gouvernaient Plénimor, la Métropole unique des Algoas.

— Ils ne sont que deux, remarqua Work. Les Stérilisés étaient cent cinquante.

— Si c'était leur avant-garde ?

— Comment auraient-ils traversé les siècles ? Quatre siècles... Ils ignoraient l'hibernation quand ils sont partis. D'ailleurs, leur vaisseau était programmé pour un non-retour. Ils n'ont pu vivre quatre cents ans.

— Cette affaire appartient aux générations passées, observa Jerla.

— N'empêche. Le Message est formel. Ils n'auront aucune pitié pour nous.

Jerla haussa les épaules. Certes, il avait peur des Stérilisés mais il ne dramatisait pas outre mesure la situation. D'ailleurs, c'était dans cette optique, dans cette éventualité, que les Algoas avaient bâti leur système défensif.

Il s'intéressa au plan de protection. D'un seul regard, il contrôla les différents écrans.

— Miroirs ? demanda-t-il.

— Miroirs en fonction normale, répondit Work, attentif à son tour devant le double clavier de commandes.

— Zone électro-magnétique ?

— Obscure.

— Chenal d'accès ?

— Ouvert.

Les deux Algoas enfoncèrent la même touche. Un voyant rouge clignota :

— Alerte générale, dirent-ils ensemble.

— Filet magnétique en éjection, ordonna Jerla.

— Filet éjecté, confirma Work. La capsule étrangère est prisonnière.

— Nous n'avons plus qu'à l'amener dans le chenal d'accès.

Il fronça les sourcils. Son comportement était identique à un Humain. Seule sa peau était peut-être plus blanchâtre. En tous cas son physique n'aurait pas surpris sur la Terre. Il serait même passé inaperçu.

— Quelles réactions ? s'inquiéta-t-il.

— Réactions nulles, soupira Jerla : Ils s'engagent dans le chenal, attirés par nos électro-aimants. Leur vaisseau est une masse métallique.

Le chenal était un gigantesque couloir démagnétisé où régnait le vide absolu, l'apesanteur. Il traversait un champ de force intensif à très haute fréquence.

— Bizarre qu'ils soient passifs, nota Work. Ils préparent leur riposte.

— A mon avis, souligna son compagnon, il ne s'agit pas des Stérilisés. Nous le saurons d'ailleurs très vite. Mais la menace subsiste. Il ne peut y avoir aucune confusion dans le Message codé. Les exilés ont lancé un défi. Depuis un demi-siècle, nous sommes prêts pour ce choc.

Work désigna le vaisseau de Jud et d'Olga sur un écran :

— Ils arrivent au bout du chenal. Ils vont voir Plénimor II. Ce sera un test pour notre système défensif.

— Cette nef vient d'un autre monde. Nous ignorions qu'il existait d'autres créatures pensantes dans l'Univers, surtout des créatures capables de voyager dans l'espace. Pourquoi sont-elles ici et pas ailleurs, alors que le cosmos est si vaste ? Coïncidence ? préméditation ?

— Bah ! dit le second Algoa. Quelle importance. S'ils ne sont vraiment que deux, il ne peut s'agir d'une invasion.

Il revint sur une question qui l'obsédait :

— Nos Ancêtres sont responsables. Pas nous.

— D'accord. Mais nous sommes leurs héritiers. Les Stérilisés sont des Algoas. Je me préoccupe surtout de savoir quel sera la vengeance promise. La vie d'un Algoa ne dépasse pas trois-quarts de siècle. Par quel miracle sont-ils encore de ce monde, quatre cents ans plus tard ? Leur génération n'a pu procréer puisqu'ils étaient stériles. Il s'agit donc des mêmes et ils ont traversé le temps.

Jerla soupira :

— Votre système de protection est efficace. Ils n'atteindront jamais Algon. Et tu sais très bien ce qui leur arrivera, s'ils insistent et s'ils parvenaient tout de même sur la planète.

Work branla la tête. Il se rassura :

— Tu as raison. Ils ont envoyé le Message pour nous intimider. Cela fait cinquante ans que nous les attendons et ils ne sont encore jamais venus. Ils veulent simplement nous rendre la vie impossible. Ils bluffent.

— Ils ne bluffent pas, rectifia gravement Jerla. Le Message est authentique. Donc ils ont échappé au Temps. Or, quelqu'un qui échappe au Temps est forcément une créature exceptionnelle, douée de fantastiques pouvoirs. C'est pourquoi je ne prends pas la menace à la légère.

Il contrôla l'écran devant lui :

— Le vaisseau étranger descend vers la surface. Il a repéré Plénimor II et se dirige vers la Métropole fictive. Non seulement ils seront déçus mais ébranlés psychiquement. Nos miroirs fonctionnent parfaitement.

Ils assistèrent sans émotion à l'atterrissage de Jud et de sa compagne. Leurs visages restèrent sereins. Quand Cross et Olga Hersen quittèrent leur capsule et foulèrent le sol du nouveau monde, les Humanoïdes d'Algon surent qu'il ne s'agissait pas des Stérilisés.

Et ils poussèrent un immense soupir de soulagement.